

Problèmes de représentation et nouveaux « dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et contemporaines en France entre littérature, journalisme et sociologie

Robert Lukenda



Pour citer cet article

Robert Lukenda, « Problèmes de représentation et nouveaux
« dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et
contemporaines en France entre littérature, journalisme et
sociologie », *Fabula / Les colloques*, « La littérature contemporaine
au collectif », URL : [https://www.fabula.org/colloques/
document6691.php](https://www.fabula.org/colloques/document6691.php), article mis en ligne le 17 Septembre 2020,
consulté le 20 Avril 2024

Problèmes de représentation et nouveaux « dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et contemporaines en France entre littérature, journalisme et sociologie

Robert Lukenda

Les sociétés contemporaines sont fortement préoccupées par le souci du collectif. Après des décennies de mondialisation et de profondes transformations politiques et socio-économiques, les sociétés démocratiques ont du mal à définir où à redéfinir les bases de la vie en commun, afin de remédier à un manque de cohésion, à une fragmentation du social constaté presque partout. En cette époque d'individualisme et de singularisme, différentes dynamiques peuvent être observées : d'une part, il a été souligné à maintes reprises que, depuis quelques décennies, les communautés traditionnelles d'appartenance sociale (telles que la nation ou la classe) perdent constamment en autorité. À cet égard, la crise actuelle de la représentation politique, sociale et culturelle s'avère être une crise de collectifs traditionnels, de corps intermédiaires tels que les partis politiques ou les syndicats, qui avaient pour objectif de former et d'exprimer des identités et des intérêts de groupes. D'autre part, de nouveaux processus de communautarisation sont en train d'émerger : on peut par exemple penser au concept de l'associativité comme forme de lien social et de collaboration plus ou moins spontanée, durable et contraignante, notamment liée à l'internet et aux réseaux sociaux¹. Il s'agit de formes qui, face à la crise actuelle du coronavirus, dans laquelle une grande partie de la vie sociale se déplace vers l'internet, acquièrent une importance politique, sociale, économique et culturelle qui, jusqu'à récemment, n'était guère envisageable.

Si la question de la communautarisation dans ses manifestations politiques, sociales, culturelles et symboliques est un défi crucial pour les sociétés modernes exigeant de nouvelles réponses du monde politique, de la société civile et du champ scientifique et culturel, le monde littéraire contemporain s'est également saisi de cette question. Et si la littérature est largement considérée comme un instrument exprimant d'abord la subjectivité de l'existence humaine, portant attention au

¹ Roger Sue, *La Contresociété*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2016.

particulier, il semble que, ces derniers temps, une vision de la littérature qui vise à une représentation de l'existence dans son contexte social, a repris de l'élan, témoignant surtout des conditions et des rapports sociaux. Parallèlement à (ou, si l'on veut, en anticipant) une sociologie qui s'occupe des processus du déclin et de la restructuration de collectifs sociaux en France², ce sont, dans une large mesure, des écrivains comme Annie Ernaux, Didier Eribon, Édouard Louis ou Nicolas Mathieu, qui soulèvent une question sociale contemporaine souvent absente dans la politique et les médias. Ils le font en démontrant la persistance des anciens mécanismes d'exclusion sociale collective tout en témoignant des nouvelles réalités de classe, en l'occurrence des classes populaires.

Après « l'ère du soupçon » durant laquelle la représentabilité de la réalité et de la société avec des moyens linguistiques a été fondamentalement remise en question, le « retour au réel » advenu durant les années 1980³ a marqué le retour non seulement des questions poétologiques et esthétiques de la représentation du réel dans le champ littéraire, mais aussi d'une revendication d'autorité de la part des écrivains en matière d'herméneutique et d'engagement social. Il s'agit d'apporter une contribution à la connaissance de la société actuelle et d'intervenir, d'une manière critique et souvent engagée, dans les débats sur l'appartenance collective et sur le lien social. Pour la plupart, les écrivains contemporains sont conscients que la réalité – le passé tout comme le présent, marqués par la crise et les conflits sociaux – s'impose, mais que les anciens instruments pour exprimer l'existence humaine, pour rendre compte de la réalité individuelle et collective, sont épuisés. L'autofiction, les stratégies de l'hybridation des genres ou les écritures documentaires ne sont que quelques-uns des outils récemment mis en place pour dire le monde dans sa complexité, pour l'exprimer dans ses dimensions subjectives et objectives.

Ce spectre fortement innovateur et dynamique comprend de plus en plus de formes et de projets d'écriture collective qui, conscients des inégalités et de la diversification sociales croissantes, se consacrent surtout à la capture des points aveugles de la société, afin de satisfaire à un *desideratum* que Florent Coste avait formulé pour la théorie littéraire, c'est-à-dire « de reconnaître ce que notre époque ne montre pas (dépendance, domination et aliénation) [...] et de programmer ce dont elle n'est pas (encore ou toujours) capable – des formes de littérature [et j'ajouterais, d'écriture] plus émancipatrices⁴. » En ce sens, il s'agit de rompre avec la « quête de la singularité⁵ » au profit d'une perspective et d'une sensibilité dans

² Voir à ce propos les analyses sur les « nouvelles classes populaires » de Christophe Guilluy, *La France périphérique : Comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 2014 ; *No society : La fin de la classe moyenne occidentale*, Paris, Flammarion, 2018.

³ Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

lesquelles les dimensions collectives de l'existence individuelle et du monde social sont à nouveau mises en évidence.

Dans ce cadre, il sera ici question d'élargir la perspective au-delà de la littérature proprement dite. L'objectif est d'esquisser un terrain discursif politique, sociologique et littéraire qui gravite autour du terme et du problème du collectif. Il s'agit de pointer quelques dynamiques et phénomènes qui caractérisent l'époque actuelle, mais qui passent généralement en dessous du radar des études littéraires – d'autant plus que, très souvent, les projets collectifs que l'on abordera ici se situent dans le domaine intermédiaire de la littérature, des sciences sociales et du journalisme comme *La France invisible* (2006) et qu'ils convoquent parfois aussi des professionnels de l'écrit tout comme des amateurs, si l'on pense à une entreprise comme *Raconter la vie* (2013-2017). D'un caractère extrêmement hybride, ils multiplient des perspectives, des écritures et franchissent des frontières épistémologiques entre les champs mentionnés ci-dessus. Dans le contexte présent, ces projets sont intéressants notamment parce qu'ils relient des réflexions d'ordre esthétique et scientifique, parce qu'ils se servent d'instruments appropriés pour la représentation de la réalité sociale d'aujourd'hui, et parce qu'ils le font avec une attitude socialement engagée qui les amène à vouloir démocratiser la parole et le discours social. C'est notamment dans le sillage du projet dirigé par Pierre Bourdieu et intitulé *La misère du monde* (1993) que l'on a vu au cours des dernières décennies se développer tout un terrain de projets et de réflexions autour de ce problème : comment rendre la réalité sociale visible d'une manière différente par rapport aux discours souvent datés ou stéréotypés de la politique, des médias et des sciences sociales ? Ceci avec pour but de donner un nouvel élan à des débats sur des questions sociales urgentes en France.

Le présent article s'appuiera sur une conception du collectif plus orientée vers les études culturelles, plus large et plus ouverte que celle de la sociologie⁴. Par conséquent, on entend d'abord ici par collectif tout ensemble de personnes qui ont un ou plusieurs points communs. Dans le cadre donné, il s'agit de personnes qui, pour la plupart, se réunissent pour réaliser un projet de recherche et de publication, qui collaborent d'une manière plus ou moins étroite et durable. En ce sens, le collectif est d'abord compris comme un dispositif d'investigation sociale d'un nouveau type (tout en se situant dans une tradition d'entreprises sociologiques et collectives), comme une modalité de production d'un savoir social, ensuite comme une réalité sociologique, un objet d'analyse. Toutefois, dans le contexte présent, le

⁴ Florent Coste, « Littérature et théorie littéraire à l'ère du singularisme », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°34, 2018, <http://journals.openedition.org/traces/7815> (sauf indication contraire, la date de consultation des sites internet est ici et par la suite le 20 mars 2020).

⁵ Alexandre Gefen, *Réparer le monde : La littérature française face au XIXe siècle*, Paris, Corti, 2017, p. 41 et 25-51.

⁶ Voir notamment Klaus Peter Hansen, *Kultur, Kollektiv, Nation*, Passau, Stutz, 2009.

collectif est également une finalité de ce nouvel engagement à la fois sociologique, narratif et politique. Aussi différents que soient les projets mentionnés, ils constituent un champ en pleine expansion, qui, en dehors de l'élaboration de nouvelles formes de l'enquête sociale, a pour objet la revitalisation du lien social. Il s'agit non seulement d'un nouveau travail de représentation afin de *mieux* comprendre une réalité sociale de plus en plus complexe, mais aussi de faire face à un manque de cohésion sociale, d'affronter le sentiment diffus d'une mal-représentation politique et culturelle. La description des réalités sociales prétendument invisibles dans et à travers des projets comme *Raconter la vie* vise donc à donner des impulsions narratives pour (re)construire une communauté au sens sociologique, c'est-à-dire en créant des valeurs communes, des sentiments et des actions de solidarité⁷.

L'individu postmoderne et le collectif – une relation de crise

Comme l'avait déjà montré Jean-François Lyotard⁸, la relation postmoderne entre l'individu et le collectif est une relation de crise, le résultat d'un processus de déconstruction qui avait aliéné l'individu des cadres et des formes traditionnels d'appartenance sociale, de la construction identitaire et des grands récits qui les accompagnaient et les structuraient. La victoire éclatante du libéralisme politique, advenue à la fin du xx^e siècle, et largement décrite par Marcel Gauchet dans son essai *Le nouveau monde*⁹, a non seulement marqué une nouvelle étape de l'individualisme triomphant, mais a également scellé la crise de l'État-nation postmoderne, des idéologies, des systèmes et des valeurs communes. Dans cet état de la société actuelle, caractérisée par une crise du concept de communauté et devenue contingente ou « liquide » selon la formule de Zygmunt Bauman¹⁰, c'est-à-dire privée de points de repère collectifs et solides, les derniers vestiges d'une organicité collective comme la classe ouvrière sont en train de disparaître de la scène. Pour citer Éric Hobsbawm, « Never was the word "community" used more indiscriminately and emptily than in the decades when communities in sociological sense became hard to find in real life¹¹. »

⁷ Il s'agit de franchir un pas de la société (individualiste), entendue – selon Ferdinand Tönnies – comme un collectif de nature plutôt rationnelle vers la vision d'une communauté façonnée par des relations émotionnelles. Voir Ferdinand Tönnies, *Gemeinschaft und Gesellschaft. Grundbegriffe der reinen Soziologie*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1970, p. 1-83 (version française : *Communauté et société : Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, PUF, 2010.)

⁸ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

⁹ Marcel Gauchet, *Le nouveau monde*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2017.

¹⁰ Zygmunt Bauman, *Liquid modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.

Avant l'âge moderne, c'était le collectif (auquel on appartenait le plus souvent par naissance) qui, dans une large mesure, déterminait l'individu, son statut social et son identité. L'avènement de la société des individus ou de la plus récente société des « singularités¹² » avait inversé ce rapport : avec la « radicalisation de la modernité » au cours des dernières décennies, et malgré la persistance de structures de classe et de mécanismes de l'exclusion de classe, soulignée par Didier Eribon¹³, c'est l'individu qui choisit son appartenance à un collectif, au gré des besoins et exigences en cours. Celui-ci a pris la place du collectif et constitue désormais l'épicentre de la représentation politique, juridique et médiatique¹⁴. En ce sens, la construction de l'identité individuelle (comme celle des groupes) est aujourd'hui davantage déterminée par une logique d'extrême différenciation et moins par le rapprochement et la similarité par rapport aux autres. Comme l'avait montré Pierre Nora dans son analyse de la mémoire collective¹⁵, les efforts déployés par les individus et les groupes pour faire valoir leurs intérêts particuliers rendent presque impossible la construction d'une communauté, le consensus en matière de valeurs communes au-delà des schémas de pensée singularistes.

Cet individualisme, devenu problématique de nos jours, soulève la question de sa mise en forme politique, de son intégration sociale et culturelle dans une communauté à (re)construire, au sein d'un *Nous*, pour reprendre le titre d'un livre publié par le philosophe Tristan Garcia¹⁶, qui intéresse aujourd'hui la politique, les sciences humaines aussi bien que la littérature. Comment penser, comment représenter et raconter donc le collectif à l'époque de la singularisation sociale ? Quand non seulement les anciens mécanismes de la représentation politique ont perdu de leur autorité, mais quand même un instrument comme la littérature semble suivre de plus en plus les tendances générales de singularisation dans la société en inventant des formes toujours plus sophistiquées d'écriture biographique¹⁷ ? Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question que, comme l'avait montré Klaus Peter Hansen, l'idée de la « multi-collectivité¹⁸ », c'est-à-dire la diversification et la multiplication des appartenances et des identités, a remplacé – à bien des égards – la vision d'une identité de prévalence « mono-collective », déterminée par *une* ou juste quelques catégories fortes telles que la

¹¹ Cité dans *ibid.*, p. 171.

¹² Andreas Reckwitz, *Die Gesellschaft der Singularitäten : zum Strukturwandel der Moderne*, Berlin, Suhrkamp, 2017.

¹³ Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009.

¹⁴ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 209. Dans les idéologies totalitaires tel que le fascisme, l'appartenance collective prévoit une dissolution de l'individu et de son intérêt personnel dans la volonté collective.

¹⁵ Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1984-1992.

¹⁶ Tristan Garcia, *Nous*, Paris, Grasset, coll. « Figures », 2016.

¹⁷ Florent Coste, *op. cit.*

¹⁸ Voir Klaus Peter Hansen, *op. cit.*

nationalité ou l'ethnie. Et pourtant, avec la montée du populisme politique d'aujourd'hui, on note le retour de ces « mono-collectifs » dans les débats politiques. Dans la plupart des sociétés démocratiques et contemporaines, depuis un certain temps déjà, une véritable bataille politique se déroule autour du collectif, de sa physionomie politique, culturelle et idéale – présente, historique et future. La littérature intervient également dans ces débats, si l'on pense au récit *14 juillet* d'Éric Vuillard¹⁹, qui s'engage à raconter d'une autre manière l'origine du concept moderne de peuple (français) – du point de vue des « gens ordinaires » et souvent invisibles dans les récits communs sur la prise de la Bastille et sur la Révolution française. C'est à travers des recherches de documents, témoignages et protocoles que l'auteur tente de donner un visage aux « sans-noms » de l'histoire, selon une expression de Walter Benjamin employée dans ses « Thèses sur le concept d'histoire » de 1940²⁰. L'objectif de Vuillard : refonder le peuple historique et actuel, les liens sociaux d'hier et d'aujourd'hui²¹.

Refonder le collectif social

Comme le montre le récit d'Éric Vuillard, cette volonté de la littérature d'intervenir dans des débats publics sur le commun et la communauté, veut dire qu'elle s'efforce de repenser les « conditions de la collectivité²² » historiques et contemporaines, selon la définition d'un art politique donnée par Gilles Deleuze²³. Le récit suit l'idée que la communauté est naturellement liée à une histoire commune qui, selon Vuillard, s'avère, à y regarder de plus près, généralement être l'histoire des puissants. Il s'agit donc d'apporter une contribution narrative et historiographique pour que les individus puissent donner sens au *Nous*, pour citer encore le titre du livre de Garcia. Il est donc question, pour le dire avec Deleuze, de s'adresser non à un collectif, à un peuple ontologiquement donné, mais de déconstruire et de reconstruire en quelque sorte le commun, les bases de l'existence collective en tant que peuple ou nation²⁴. Nombreuses sont en effet les œuvres littéraires qui s'engagent dans ce sens.

¹⁹ Éric Vuillard, *14 juillet*, Arles, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 2016.

²⁰ Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », dans Walter Benjamin, *Écrits français*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1991, p. 356.

²¹ Tewfik Hakem, Éric Vuillard : « Le 14 juillet est l'instant où l'on a vu pour la première fois un peuple entrer sur la scène de l'Histoire », Paris, France Culture, 5 septembre 2016. <https://www.franceculture.fr/emissions/paso-doble-le-grand-entretien-de-lactualite-culturelle/eric-vuillard-le-14-juillet-est>.

²² Astrid Deuber-Mankowsky, « Das fehlende Volk, die Politik und die Ästhetik der Medien. Am Beispiel von Dogville (2003) und The Wire (2002-2008) », dans Nikolaus Müller-Schöll, André Schallenberg, et Mayte Zimmermann (éd.), *Performing Politics. Politisch Kunst machen nach dem 20. Jahrhundert*, Berlin, Verlag Theater der Zeit, 2012, p. 30.

²³ Gilles Deleuze, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985, p. 283.

²⁴ Gilles Deleuze, *ibid.*, p. 283.

Même une partie croissante des écritures autobiographiques paraît suivre cette voie d'engagement, caractérisé par un vif intérêt pour les dimensions collectives de la vie en société. Dans ce contexte, on peut penser à Didier Eribon et à sa recherche autobiographique dans le milieu des classes populaires (*Retour à Reims*) ou aux textes d'Annie Ernaux, notamment à son autobiographie impersonnelle et collective publiée sous le titre *Les années*²⁵ – un livre qui exclut presque complètement le *je* de l'expérience individuelle au profit d'un *elle* impersonnel et d'un *on* collectif car il s'agit de décrire le rapport entre l'existence individuelle et collective, pour enfin rendre visible l'histoire de toute une génération de l'après-guerre. Et dans un journal intitulé *Regarde les lumières mon amour* et paru en 2017²⁶, qui contient les expériences d'achat de l'écrivaine dans un hypermarché de la banlieue parisienne, Ernaux se fixe l'objectif de « "raconter la vie", la nôtre²⁷ » pour rendre visible une partie de la vie quotidienne des Français ordinaires, souvent absente en littérature, selon l'écrivaine²⁸. Le retour au réel constaté depuis un certain temps s'avère donc être un retour de la question de l'appartenance collective et de sa représentation narrative. La communauté sociale se présente chez Ernaux, dans *Regarde les lumières* par exemple, comme une « communauté d'épreuves²⁹», de sentiments et de désirs partagés. Comme l'a observé Alexandre Gefen dans son essai *Réparer le monde*³⁰, la littérature contemporaine ne vise pas seulement à décrire la dissolution du commun, mais aussi à porter un remède narratif à ce processus, à créer, dans le cas d'Ernaux, une dimension de solidarité en rendant visibles un monde de situations et d'expériences partagées dans lesquelles la majorité des Français peuvent se reconnaître.

Le collectif comme moyen épistémologique

Une tradition de l'investigation sociale collective

Si le collectif est, dans les cas mentionnés ci-dessus, une sorte de finalité, un objet à rendre visible, à examiner et à reconstruire avec des moyens plus ou moins

²⁵ Annie Ernaux, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008.

²⁶ Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014.

²⁷ Annie Ernaux, *ibid.*, p. 12.

²⁸ Annie Ernaux, *ibid.*, p. 43.

²⁹ Pierre Rosanvallon, *Le parlement des invisibles*, Paris, Seuil, 2014, p. 59.

³⁰ Alexandre Gefen, *op. cit.*

littéraires pour faire face à l'affaiblissement de la cohésion sociale, il est depuis les origines de la société moderne aussi un instrument herméneutique afin de saisir une réalité sociale en mutation rapide. Le problème historique de la représentation des sociétés modernes ne peut être traité en détail ici³¹. Toutefois, c'est exactement pour affronter les transformations politiques et socioéconomiques de la société postrévolutionnaire qui avait perdu ses repères politiques, sociaux et culturels que le dix-neuvième siècle a vu l'émergence de tout un dispositif représentatif d'ordre politique, scientifique et culturel : la mise en place de systèmes de suffrage démocratiques, la naissance de la sociologie, de l'enquête sociale et du roman réaliste. Ces instruments accomplissaient, chacun avec ses propres moyens, des tâches d'expression et d'épistémologie d'un monde social devenu extrêmement complexe et donc « illisible ». Ils faisaient partie d'une « vaste entreprise de connaissance sociale³² » permettant « à la société de se représenter dans ses évolutions et ses problèmes, de se figurer ce qu'elle est³³. » Jusqu'au tournant du xx^e siècle, ce sont les projets de caractère collaboratif, tel que le fameux *Federal Writers Project* (1935-1943), qui deviendront un instrument efficace de la sociologie et de l'ethnographie modernes. Conçu par les autorités de l'État pour dresser un vaste portrait de la société américaine frappée par la crise économique de 1929 (et pour créer également des emplois), toute une armée d'écrivains, de journalistes, de chercheurs et de professeurs d'école avait été envoyée dans toutes les régions du pays. Leur tâche principale était de recueillir des témoignages de « gens ordinaires » et de leur vie quotidienne pour documenter l'histoire et la culture de la nation américaine.

C'est donc la diversification des outils et des objets de recherche – *oral history*, enquête de terrain, données statistiques, témoignages et récits de vie, culture populaire – qui rendaient nécessaire la collectivisation et la répartition du travail de recherche. Si les intellectuels engagés dans cette immense entreprise ont le plus souvent agi seuls et de manière indépendante, le projet a été dirigé par une équipe administrative, au niveau fédéral et national. Il représente l'un des exemples les plus impressionnants de l'expansion de l'idéal encyclopédique à la culture populaire. Le caractère collaboratif de ces grands projets qui étaient consacrés à l'enregistrement et à l'étude de la réalité sociale peut être largement attribué aux activités des médias et de l'édition, en particulier à l'émergence des médias de masse tels que les journaux. Cependant, ce sont avant tout les revues scientifiques du début du XIX^e siècle qui ont fait du geste de collaboration, né au sein de

³¹ Voir Pierre Rosanvallon, *Le peuple introuvable : Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1998.

³² Pierre Rosanvallon, *ibid.*, p. 285.

³³ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 342.

L'Encyclopédie française du XVIII^e siècle, un moyen destiné à accomplir des fonctions herméneutiques tout comme à jouer un rôle socialement engagé. Celles-ci servaient de médiateur entre les opinions et les idées d'un cercle étroit et instruit de l'élite intellectuelle et un public plus large. Les revues étaient non seulement des médias dans lesquels un grand nombre d'auteurs et d'experts fournissaient un aperçu complet et encyclopédique de tous les domaines socialement pertinents³⁴ (politique, économie, science, arts), mais aussi des organes qui jouaient un rôle politique et socialement inclusif par leur large éventail de sujets, par la tentative d'introduire et de diffuser la connaissance dans la société (« vulgarisation ») afin de contribuer au progrès social. La grande diversité des auteurs et le caractère dialogique et hétérogène des revues qui en résulte (rassemblant faits, points de vue et opinions) ont permis un accès diversifié à la réalité sociale. Cette diversité et le geste collaboratif ont également eu une fonction publique, car ils ont introduit une nouvelle modalité du discours public, contribué à la formation de l'opinion publique (et des connaissances), dans le but de déclencher des débats sociaux et de changer les conditions sociales existantes.

Parmi les entreprises collectives et encyclopédiques qui cependant – et notamment par rapport aux revues scientifiques – s'adressaient davantage à la masse des lecteurs et accomplissaient une fonction également divertissante figurent aussi les œuvres dites *panoramiques*, notamment *Les Français peints par eux-mêmes* (1840-1842)³⁵. Créée en 1840 à l'initiative de l'éditeur Léon Curmer, cette « encyclopédie morale », comme le précise le sous-titre des *Français*, s'était fixé l'objectif de dresser un portrait complet de la société de son époque. Avec la collaboration de nombreux écrivains et journalistes parmi lesquels Honoré de Balzac, Théophile Gautier et Jules Janin, des textes sur environ trois cents « types de Français » ont été rédigés et illustrés par les caricaturistes les plus célèbres de l'époque comme Honoré Daumier, Henry Monnier et Paul Gavarni. Comme le suggère un titre tel que *Les Français peints par eux-mêmes*, « l'acte de description » au sein de l'entreprise est censé être attribué à un « sujet collectif ³⁶ », qui, en ce qui concerne la multitude des perspectives et expériences décrites, représente le pays entier, mais qui est plus que la somme des points de vue individuels : c'est la société

³⁴ Angelika Gernert, *Liberalismus als Handlungskonzept. Studien zur Rolle der politischen Presse im italienischen Risorgimento vor 1848*, Stuttgart, Steiner, 1990, p. 254.

³⁵ Léon Curmer (dir.), *Les Français peints par eux-mêmes. Encyclopédie morale du XIX^e siècle*, 8 vol., Paris, Curmer, 1840-1842. Le terme « panoramique » est de Walter Benjamin (Voir Walter Benjamin, *Charles Baudelaire. Ein Lyriker im Zeitalter des Hochkapitalismus. Zwei Fragmente*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1969, p. 35 ; version française : *Charles Baudelaire : un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, trad. Jean Lacoste, Paris, Payot, 1979). Il reflète la prétention/illusion d'offrir une perspective totale sur la société selon le dispositif visuel du panorama – une vue d'ensemble qui dépasse la perception humaine et qui devrait rendre possible le décryptage exhaustif du monde social. Voir plus loin Valérie Stiénon, *La littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique(1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012 ; Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes : Paris et son discours*, Paris, FMSH, 2001.

³⁶ Karlheinz Stierle, *ibid.*, p. 133.

entière qui devient donc sujet du discours, dont elle est en même temps l'objet. Cette stratégie de multiplication des perspectives d'observation et d'analyse par des auteurs/spécialistes qui ont disséqué tous les domaines du social a pris en compte l'idée que la réalité complexe et fragmentée des sociétés modernes ne pouvait plus être saisie par un seul auteur. Cette tâche nécessitait une division du travail, une collaboration de divers « spécialistes en sciences sociales », de plusieurs médias (texte et image), genres et disciplines de savoir (essai, statistique, enquête, littérature, etc.), comme l'avait précisé l'éditeur dans son introduction aux *Français* :

Pendant longtemps, le peintre allait de son côté, pendant que l'écrivain marchait aussi de son côté ; ils n'avaient pas encore songé l'un l'autre à se réunir, afin de mettre en commun leur observation, leur ironie, leur sang-froid et leur malice. À la fin cependant, et quand chacun d'eux eut obéi à sa vocation d'observateur, ils consentirent d'un commun accord à cette grande tâche, l'étude des mœurs contemporaines [...] ³⁷.

Les Français peints par eux-mêmes (2003-2004) : le goût du panoramique retrouvé

De nos jours, l'idée à la fois feuilletonesque et sociologique de peindre – à la manière d'œuvres panoramiques – un portrait de la société a suscité un nouvel intérêt³⁸. Ainsi, en 2003, les éditions La Découverte ont demandé à une quarantaine d'auteurs de « "tirer le portrait" des Français d'aujourd'hui ». « Sollicités pour s'engager dans cette aventure encyclopédique », comme il est dit dans le texte de présentation, « les plumes [...] les plus diverses » comme Didier Daeninckx et François Bon « ont accepté, chacun à leur manière [...] de décrire les figures et types sociaux qui leur tenaient à cœur. » Les quatre volumes de la collection « se présente[nt] sous la forme de petits ouvrages, chacun consacré à un milieu, un espace, un champ de la vie sociale [...] ³⁹ ». À l'époque contemporaine, qui se caractérise par une tendance presque obsessionnelle à l'auto-analyse sociale et au diagnostic de crise, ce projet fait preuve d'un intérêt pour les techniques de la représentation sociale préfigurées par les entreprises panoramiques du XIX^e siècle,

³⁷ Jules Janin, « Introduction », xv, dans Léon Curmer (dir.), *Les Français peints par eux-mêmes*, vol. I, p. i-xvi. « D'où il suit que plus la société française s'est trouvée divisée, et plus l'étude des mœurs est devenue difficile. Ce grand royaume a été tranché en autant de petites républiques, dont chacune a ses lois, ses usages, ses jargons, ses héros, ses opinions politiques à défaut de croyances religieuses, ses ambitions, ses défauts et ses amours. [...] Comment donc le même homme pourrait-il comprendre tous ces patois étranges, tous ces langages si divers ? [...] Il est donc nécessaire que cette longue tâche de l'étude des mœurs se divise et se subdivise à l'infini [...] » (p. iv).

³⁸ Voir Robert Lukenda, « Panoramas et "romans vrais" de la société : formes et stratégies de la représentation sociale en France (xixe-xxie siècle) », *Itinéraires*, n°3, 2017-2018, <http://journals.openedition.org/itineraires/3971>.

³⁹ *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, La Découverte, vol. I : *La rue* (dir. Christine Ferniot, 2003) ; vol. II : *La politique* (dir. François Salvaing, 2003) ; vol. III : *L'entreprise* (dir. Arnaud Viviant, 2003) ; vol. IV : *Le sexe* (dir. Emmanuel Pierrat, 2004).

considérées – à bien des égards – comme anachroniques et illusoires (si l'on pense, par exemple à la revendication d'exhaustivité et de scientificité), mais tout à fait adaptables pour servir en quelque sorte à éclairer certains traits de la réalité contemporaine. Comme l'écrit François Salvaing, l'éditeur du volume sur *La politique* :

[N]otre ambition n'est pas de donner une vue exhaustive, ni même équilibrée, de la société française dans ses rapports à elle-même, à son histoire et à la planète. Mais de pointer quelques-uns de ses aspects les plus problématiques à travers la subjectivité de dix-écrivains (sept femmes, trois hommes) appartenant à plusieurs générations et issus d'origines richement bigarrées. Et notre réussite serait d'y être parvenus tout en offrant dix fragments significatifs, par leur disparité même, de la littérature de langue française de ce temps⁴⁰.

Néanmoins, quarante textes, parfois ironiques, mais surtout sérieux, ont été rédigés suivant le modèle des types et des milieux sociaux esquissés dans les *Français* du XIX^e siècle – sans pourtant reproduire l'affirmation pseudo-scientifique. Ces textes donnent un aperçu de modes de vie exemplaires et de domaines essentiels de la société moderne (la vie professionnelle notamment). À la pluralité des auteurs et des styles correspond une diversité de genres : les articles sont en grande majorité fictionnels, mais on y trouve également quelques documents (une enquête des sociologues Stéphane Beaud et Michel Pialoux, une courte biographie d'un syndicaliste), des comptes rendus de phénomènes âprement débattus comme la prostitution ou des articles qui, sous forme de reportage journalistique, explorent les hétérotopies de la société actuelle comme le milieu naturiste⁴¹.

La misère du monde (1993) : un nouveau rapprochement de la littérature et de la sociologie

Si cette démarche – la collaboration temporaire d'auteurs de différentes provenances qui réalisent un projet éditorial commun, qui créent un ensemble de

⁴⁰ François Salvaing, « Avant-propos », p. 9, dans François Salvaing (dir.), *La Politique (Les Français peints par eux-mêmes, vol. II)*, p. 7-9.

⁴¹ Le troisième volume consacré au monde du travail s'attache donc à explorer « la diversité formelle du travail dans le monde contemporain » et « les différents phénomènes de précarité ». Arnaud Viviant, « Avant-propos », p. 8, dans Arnaud Viviant, *L'entreprise (Les Français peints par eux-mêmes, vol. III)*, p. 7-8. À travers la description de quelques-uns de ces « idéaltypes » les plus emblématiques comme *le manager, l'ouvrier ou l'informaticien*, il s'agit, d'une manière tout à fait systématique, de démontrer parcours professionnels, conditions de travail, méthodes de gestion, problèmes psychiques, rapports de pouvoir et conflits de travail qui dominent le monde des entreprises d'aujourd'hui.

textes dans lesquels une image de l'état social émerge à travers la multitude de perspectives subjectives – n'est pas neuve ou même extrêmement originale, elle semble pourtant témoigner d'un nouveau rapprochement de la littérature et de la sociologie déjà largement enregistré⁴². Le procédé en question fait preuve d'une autorité réaffirmée et retrouvée de la littérature en tant qu'instrument qui sert à la production de savoir sur la société. Dans ce contexte, *La misère du monde* (1993) dirigé par Pierre Bourdieu est à la fois un travail singulier et un modèle de cette nouvelle alliance. La répartition du travail en équipe pour cette vaste enquête sur le malaise social du présent est due à l'immensité de la tâche, en particulier au fait de vouloir dessiner un tableau de la situation sociale en recueillant de nombreux témoignages. Toutefois, la démarche collective devient aussi un garant pour éviter des erreurs épistémologiques, c'est-à-dire une représentation unidimensionnelle et monologique du monde social que Bourdieu croit éviter en faisant recours aux procédés narratifs de la littérature moderne⁴³. L'objectif de l'entreprise est de parvenir à une

représentation complexe et multiple, fondée sur l'expression des mêmes réalités dans des discours différents, parfois inconciliables ; et, à la manière de romanciers tels que Faulkner, Joyce ou Woolf, abandonner le point de vue unique, central, dominant, bref quasi divin, auquel se situe volontiers l'observateur, et aussi son lecteur [...] au profit de la pluralité des perspectives correspondant à la pluralité des points de vue coexistants et parfois directement concurrents⁴⁴.

Ce qui vaut pour le lecteur – la tentation de la position élevée par rapport au monde décrit – vaut ici également pour l'observateur.

***La France invisible* (2016) : un nouveau « dispositif d'investigation sociale »**

Après *La misère du monde* sont apparus en France des projets collectifs qui, parfois, ont poussé plus loin encore la diversification des perspectives et des écritures. Un aperçu détaillé de ces projets dépasserait largement la portée de cet article. Toutefois, on peut constater que la tendance à se rapprocher de la société – c'est-à-

⁴² Voir à ce sujet Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart (éd.), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007. Comme l'exprime Wolfgang Asholt, la littérature contemporaine s'affirme avec vigueur comme un « lieu et [...] média d'un savoir social ». Voir Wolfgang Asholt, « Un nouveau savoir politique et social du roman contemporain ? », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n°6, 2013, <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx06.02/729#ap4>.

⁴³ Les nombreux problèmes de caractère méthodologique liés à la transmission de la parole, notamment à travers la méthode de transcription des propos recueillis, ont été relevés par Bourdieu même. Voir Pierre Bourdieu et al. (éd.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 920-922.

⁴⁴ Pierre Bourdieu, *ibid.*, p. 9-10.

dire de suivre la voie inaugurée par Bourdieu et son équipe de s'adresser à un lectorat au-delà d'un public spécialisé en évitant un langage trop technique – semble se poursuivre⁴⁵. Comme l'écrivent les éditeurs d'un autre projet de grande ampleur, intitulé *La France invisible* et publié en 2006 – le sociologue Stéphane Beaud (qui avait déjà participé à l'entreprise de *La misère du monde*) et les journalistes Joseph Confavreux et Jade Lindgaard –, il s'agit d'une part de poursuivre le travail de la *Misère du monde*, c'est-à-dire de donner la parole aux personnes qui en général ne sont pas entendues en public. D'autre part, comme il est expliqué dans une prise de position commune qui présente l'approche générale et les lignes directrices du projet, il est question d'élargir le spectre professionnel des auteurs au-delà de la sociologie aux domaines du journalisme et de la littérature :

Alors que *La Misère du monde* était le fruit d'une enquête scientifique de grande ampleur, *La France invisible* tente ici une autre voie, celle de construire un dispositif d'investigation sociale et d'écriture inédit : une succession d'enquêtes menées par des journalistes, des chercheurs et des écrivains pour produire des *articles accessibles*, inspirés et encadrés par les dernières recherches en sciences sociales⁴⁶.

L'objectif du projet est de rendre visible une réalité sociale occultée « par les chiffres, le droit, le discours politique, les représentations médiatiques, les politiques publiques, les études sociologiques ou les catégorisations dépassées qui occultent leurs conditions d'existence⁴⁷ ». La coopération entre chercheurs, journalistes et écrivains s'explique notamment par les raisons suivantes : d'une part, il s'agit de compenser les faiblesses et les limites épistémologiques de chaque champ ; d'autre part, le projet a voulu porter un regard sur le monde social qui rompe avec les discours trop prévisibles, les « catégories ou des concepts trop lourds ou trop datés⁴⁸ » qui, selon les éditeurs, prévalent dans les champs de la science, du journalisme et de la littérature⁴⁹ :

Cette forme de collaboration, peu courante dans l'édition, trouve son origine dans une double déception. Celle des chercheurs qui explorent depuis longtemps les nouvelles questions sociales sans réussir à modifier sensiblement les termes du débat public [...]. Celle des journalistes [...] qui se lamentent sur la réduction des pages « société », trop souvent assignées à un folklore minoritaire ou à des petites narrations de faits divers. Les chercheurs ont accepté de sortir de leur tour d'ivoire et de leur jargon méthodologique pour prendre en compte l'apport des enquêtes

⁴⁵ Rappelons ici que *La misère du monde* était, pour un œuvre sociologique, un grand succès éditorial. L'œuvre a été même portée sur les scènes de théâtre.

⁴⁶ Stéphane Beaud, Joseph Confavreux et Jade Lindgaard, « Introduction », dans Stéphane Beaud, Stéphane, Joseph Confavreux et Jade Lindgaard (éd.), *La France invisible*, Paris, La Découverte, 2006, p. 9 (mise en évidence dans l'original).

⁴⁷ *Ibid.*, texte de présentation.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 10.

Problèmes de représentation et nouveaux « dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et contemporaines en France entre littérature, journalisme et sociologie de journalistes ou d'écrivains ; et ces derniers ont accepté le recours aux sciences sociales, en demandant en amont aux spécialistes de pointer les angles morts de leurs terrains d'étude [...]. Écrivains, journalistes, chercheurs : au-delà de leurs divergences de méthodes et d'approches, ils croient finalement en la force de la *description* et dans sa capacité à soulever les couvercles idéologiques⁵⁰.

L'intention de former des alliances épistémologiques et de diriger une vision de la société dans laquelle les perspectives analytiques et narratives se complètent se reflète dans l'architecture de l'œuvre. Celle-ci est constituée de deux parties dont la première, plus narrative, est dédiée aux récits de trajectoires singulières présentant une série de portraits singuliers et typiques (« Expulsés », « Jeunes au travail », « Sans domicile » par exemple), tandis que la seconde, plus analytique, est consacrée à l'approfondissement sociologique des réalités observées⁵¹.

C'est le collectif – entendu ici comme un groupe, dont les membres coopèrent dans le cadre d'un projet temporaire, ou chacun signe les articles avec son propre nom et qui est constitué par des experts dans divers domaines du social – qui devient *garant* d'une vaste expertise du social et permet de construire une vue d'ensemble des problèmes principaux de la société actuelle. L'approche collective devient la condition préalable pour une appréhension à la fois détaillée et englobante, qui a pour objectif d'intervenir dans les différents domaines du discours social (politique, science, médias) et de corriger en quelque sorte les instruments de la représentation sociale. Sans entrer dans les détails à ce stade, cette approche sociologique et collective semble de plus en plus irradier dans le domaine de la littérature. Dans ce contexte, on peut penser au livre *Une année en France*⁵², dans lequel le trio François Bégaudeau, Arno Bertina et Oliver Rohe, membres du collectif littéraire *Inculte*, réalise un inventaire à la fois littéraire et sociologique de l'année mouvementée de 2005, en rassemblant observations, fictions, extraits de presse et analyses à propos du non au référendum sur la Constitution européenne, des émeutes dans les banlieues et du mouvement contre la loi sur le contrat première embauche.

⁵⁰ Ibid., p. 9-10.

⁵¹ « L'ouvrage est constitué de deux parties. La première donne à voir comment vivent les groupes et personnes "invisibles", à travers une trentaine de catégories ordonnées par ordre alphabétique. Chaque enquête (ou presque) est suivie d'un entretien avec un spécialiste qui éclaire les enjeux, politiques et scientifiques, des récits et portraits. La seconde partie est constituée d'interventions plus analytiques sur les raisons d'invisibilité, selon trois axes : la critique des modes de connaissance du monde social ; ses représentations biaisées ; les transformations de la question sociale » (*ibid.*, p. 10).

⁵² François Bégaudeau, Arno Bertina, et Oliver Rohe, *Une année en France : Référendum/banlieues/CPE*, Paris, Gallimard, 2007.

« [F]rères d'armes et frères d'esprit » : Didier Eribon, Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis (petite parenthèse)

C'est dans le contexte d'un retour de la question sociale dans le débat public et littéraire en France qu'il faut placer un autre collectif, d'ailleurs très médiatisé : le groupe constitué par le sociologue Didier Eribon, le philosophe Geoffroy de Lagasnerie et l'écrivain Édouard Louis, souvent labélisé comme « *the new French intellectuals* ». Ce trio est uni par un grand projet classique de gauche : c'est-à-dire la critique et le changement des rapports de force sociaux⁵³. Les trois écrivains ont en commun une orientation homosexuelle traitée dans leurs textes et, dans le cas d'Eribon et de Louis, une provenance sociale, une biographie de transfuge de classe qui constitue la base de leur engagement littéraire et politique. Le trio entretient une sorte de relation existentielle et émotionnelle entre maître (Eribon) et élèves – une sorte de symbiose intellectuelle qui, comme cela a été affirmé, renvoie à la tradition des célèbres couples intellectuels de gauche tels que Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ou Michel Foucault et Daniel Defert⁵⁴ – « frères d'armes et frères d'esprit », comme le soulignait un article du *Monde*⁵⁵.

Ce groupe apparaît et se met en scène de différentes manières, tout d'abord en rédigeant et en signant ensemble des tribunes dans la presse⁵⁶. On constate aussi une inspiration littéraire réciproque. Leurs textes résultent d'un échange mutuel intensif⁵⁷. Le bestseller de Louis *En finir avec Eddy Bellegueule*⁵⁸ est très visiblement influencé par *Retour à Reims* d'Eribon et son style d'écriture *autosociobiographique*. Ils se rédigent mutuellement des avant-propos et s'offrent des dédicaces dans leurs livres⁵⁹. Ils ont d'ailleurs l'habitude d'apparaître en public ensemble à l'occasion de

⁵³ Alexander Cammann, « Immer schön kritisch : Didier Eribon und Geoffroy de Lagasnerie », *Zeit.de*, 9 octobre 2017, <https://www.zeit.de/2017/41/didier-eribon-geoffroy-de-lagasnerie-franzoesische-linke>.

⁵⁴ Ibid.

⁵⁵ Zineb Dryef, « Edouard Louis : la vie avec ses frères d'armes et d'esprit », *Lemonde.fr*, 10 août 2018, https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit_5341064_4497186.html.

⁵⁶ Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis, « Pourquoi nous appelons à boycotter les Rendez-vous de l'histoire de Blois », *Libération.fr*, 30 juillet 2014, https://www.liberation.fr/debats/2014/07/30/pourquoi-nous-appelons-a-boycotter-les-rendez-vous-de-l-histoire-de-blois_1072778.

⁵⁷ Comme l'explique Louis : « Wir stellen uns unentwegt zu dritt Fragen, kritisieren die Ideen der anderen und helfen einander dabei, unsere Gedanken besser zu artikulieren. Bevor ich meine Manuskripte an den Verlag schicke, gebe ich sie Didier und Geoffroy zum Lesen. » Version française : « Tous les trois, nous nous posons constamment des questions, nous critiquons les idées des autres et nous nous aidons mutuellement à mieux articuler nos pensées. Avant d'envoyer mes manuscrits à l'éditeur, je les donne à lire à Didier et Geoffroy ». (Sueddeutsche.de, <https://www.sueddeutsche.de/kultur/grossformat-fest-der-freundschaft-1.4139425>, publié sans indication de l'auteur, traduction de R.L.).

⁵⁸ Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

lectures ou discussions, de pratiquer une sorte de *self-fashioning* commun dont on peut avoir une impression sur leurs blogs et à l'occasion de leurs nombreuses apparitions dans la presse⁶⁰.

Un « roman vrai de la société d'aujourd'hui » : le projet *Raconter la vie* comme expérimentation éditoriale et narrative collective

Parmi les entreprises collectives et contemporaines les plus remarquables figure certes le projet *Raconter la vie*. Lancé en 2013 par Pierre Rosanvallon et terminé en 2017, il avait pour objectif d'offrir aux Français la possibilité de raconter leur vie quotidienne et de prendre connaissance de celle de leurs concitoyens⁶¹. En recueillant des témoignages du monde social, publiés sur internet et dans une collection de livres⁶², l'entreprise a voulu mener un nouveau travail de déchiffrement et d'engagement afin de « rendre plus lisible la société d'aujourd'hui et [d'] aider les individus qui la composent à s'insérer dans une histoire collective » selon la déclaration présente sur le site internet⁶³. Pour fournir une image de la société aussi étendue que diversifiée, *Raconter la vie* s'était fixé comme objectif d'accueillir une vaste gamme de genres et de styles. Sur le site internet du projet, on pouvait lire : « Pour "raconter la vie" dans toute la diversité des expériences, la collection accueille des écritures et des approches multiples – celles du témoignage, de l'analyse sociologique, de l'enquête journalistique et ethnographique, de la littérature⁶⁴. » C'est donc à partir de nombreux récits produits par des écrivains professionnels comme Annie Ernaux ou Maylis de Kerangal, par des chercheurs comme Sébastien Balibar, des philosophes comme Guillaume Le Blanc, tout comme

⁵⁹ Voir à ce propos l'édition de *Retour à Reims* de 2018, publié chez Flammarion, qui contient la dédicace « Pour G. [Geoffroy de Lagasnerie?] qui veut toujours tout savoir » et un entretien avec Édouard Louis.

⁶⁰ Voir par exemple geoffroydelagasnerie.com ou la version anglaise de l'article cité du *Monde* : <https://medium.com/m-le-magazine-du-monde/edouard-louis-life-with-his-brothers-in-arms-and-in-spirit-99951352c1c2>.

⁶¹ Sur le projet voir Robert Lukenda, « Panoramas et "romans vrais" de la société », *op. cit.*

⁶² La collection des livres publiés au Seuil comprend entre autres le livre cité d'Annie Ernaux *Regarde les lumières mon amour*. En mai 2017, la collection de livres comptait 26 titres, tandis que les récits publiés sur le site web étaient plus de 800. Le projet continue d'exister sous le nom *Raconter le travail* et est disponible sous le site <http://raconterletravail.fr/>. Il est désormais dédié à recueillir et à publier surtout des expériences de travail. Entre-temps, le nombre des récits publiés sur internet a dû dépasser les 1000.

⁶³ <http://raconterlavie.fr/projet/> (la date de la dernière consultation du site est ici et par la suite le 10 mai 2017. Le site n'est plus disponible aujourd'hui. Quelques lignes directrices du projet sont disponibles sur <http://raconterletravail.fr/projet/>).

⁶⁴ <http://raconterlavie.fr/projet/>.

Problèmes de représentation et nouveaux « dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et contemporaines en France entre littérature, journalisme et sociologie d'innombrables amateurs s'appelant Bruno, Véronique ou Slimane Touhami, que devait prendre forme une fresque sociale polyphonique. Cette fresque entendait représenter la réalité sociale, être le « roman vrai de la société d'aujourd'hui », comme l'avait souligné l'en-tête du site web du projet (voir image 1).

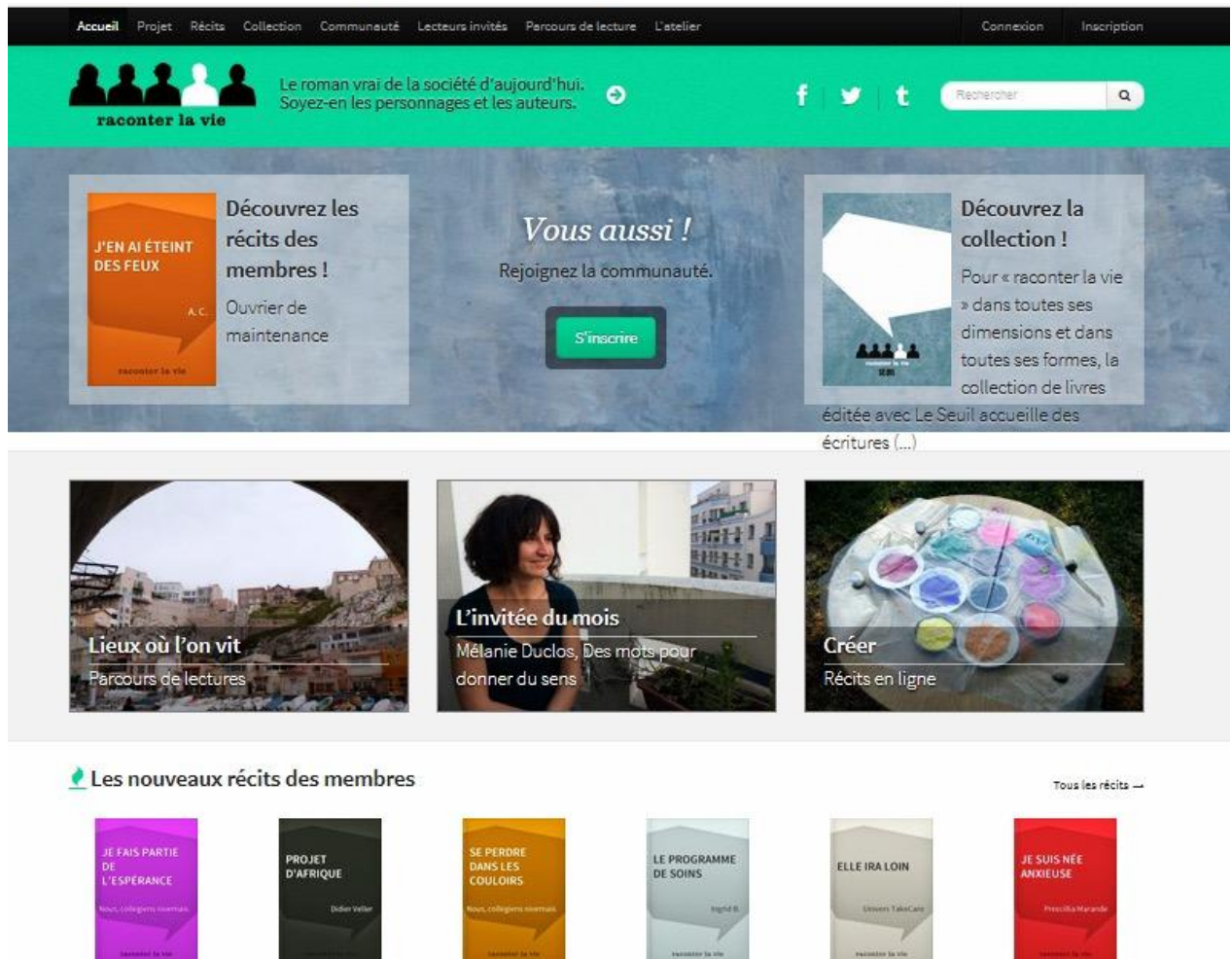


Image 1: www.raconterlavie.fr (capture d'écran datant du 8 avril 2016)

Il y avait dans *Raconter la vie* une dimension nettement politique car le projet avait l'intention de contrecarrer les sentiments de frustration et d'aliénation par rapport à la société et à la démocratie et de renforcer la cohésion sociale à travers le recours à la narration⁶⁵. Dans la foule des mouvements de caractère politique, social ou même littéraire qui sont un élément central de notre époque, *Raconter la vie* se considère comme un nouveau type de mouvement à la fois narratif, social et citoyen. Par sa structure ouverte, par son geste prétendument démocratique de publier la parole de tout le monde sur internet, de rassembler des observations de personnes issues de toutes les couches de la société, écrivains professionnels et

⁶⁵ Cette approche a été l'objet de nombreuses critiques. Voir à ce propos notamment Marie-Jeanne Zenetti, « Les invisibles peuvent-ils se raconter ? Le projet "Raconter la vie" entre ambition littéraire et soupçon de "storytelling" », *Comparatismes en Sorbonne* n°6, 2014, p. 1-13,

amateurs, ce projet a constitué un vaste terrain d'expérimentation du collectif. En facilitant la participation collective dans le processus de la représentation du monde social, *Raconter la vie* a tenté d'assumer une fonction de contrepoids aux discours politiques, scientifiques et médiatiques, qui, comme le souligne Rosanvallon, présentent une image de la société souvent biaisée et déformée⁶⁶. Le projet évite de concevoir les acteurs sociaux exclusivement comme des objets d'analyse qui sont examinés par des experts. Les « Français ordinaires » sont au contraire porteurs d'un savoir social qui, comme il est constaté dans le projet, n'est pas pris en considération dans les discours élitistes sur la société. À cet égard, la structure participative de *Raconter la vie* fait preuve des efforts croissants de la société civile visant – comme le montre le projet *The people's science* « science for everyone » – à mettre en réseau experts et amateurs avec l'objectif de combler un écart entre science et société⁶⁷.

Le collectif proposé par *Raconter la vie* est d'abord une communauté du vécu – communauté entendue comme le partage, moins d'une condition sociale commune que d'un statut d'invisibilité et de relégation dans les discours et l'action politiques. De caractère imaginaire, ce collectif devient pourtant réel dans la mesure où le projet veut non seulement rassembler les gens dans une communauté virtuelle d'écrivains et de lecteurs, mais aussi franchir un pas vers la convivialité, vers une revitalisation durable de liens sociaux en organisant lectures de textes et tribunes de discussion, en créant des réseaux de solidarité et d'aide mutuelle⁶⁸. Le collectif construit par *Raconter la vie* est donc censé devenir publiquement et physiquement visible – à une époque socialement et politiquement agitée où, d'une part, la vie collective se déplace de plus en plus vers internet tandis que, d'autre part, de nouveaux collectifs tels que les *gilets jaunes* se manifestent dans la sphère publique, sur les places et dans les rues. Toutefois, ces deux évolutions se caractérisent par un problème fondamental et commun : la difficulté de trouver et d'articuler des intérêts communs. Il surgit là le problème évoqué au départ et qui occupe également *Raconter la vie* : comment faire société à une époque de la singularisation du monde social et de l'affaiblissement des organes de la représentation politique et sociale ?

⁶⁶ Pierre Rosanvallon, *Le parlement des invisibles*, Paris, Seuil, 2014, p. 11. Bien qu'il existe une charte éditoriale (<http://raconterlavie.fr/projet/>), qui fixe les règles de base de la participation et les textes qui sont rédigés, le processus de rédaction et, en particulier, les interventions dans le texte par les rédacteurs ne sont pas abordées en détail. Cela peut être lié au fait que le projet n'est pas de nature principalement scientifique. Les conditions du projet de suivi peuvent être consultées à l'adresse : <http://raconterletravail.fr/projet/>.

⁶⁷ The people's science, <http://www.peoplesscience.org/home>.

⁶⁸ Outre le concept de collectivité, le projet témoigne d'un intérêt croissant pour le concept de convivialité. Voir à ce propos le mouvement *convivialisme* qui s'est formé en 2011 et qui tente de repenser – « l'art de vivre ensemble – traditionnellement appelé convivance – qui appelle à s'opposer sans se massacrer, à prendre soin de la nature et des humains » », <http://convivialisme.org/> (20 mars 2020).

À cette vision d'un collectif à la fois virtuel et réel s'ajoute une prise d'utopisme républicain, car le projet a l'ambition de rassembler les Français dans une sorte de *parlement des invisibles*, pour reprendre le titre du manifeste de Rosanvallon – un espace égalitaire où chacun peut prendre la parole, où chacun est entendu⁶⁹.

Les entreprises collectives : un champ d'investigation sociale de grande dynamique (conclusion)

S'il est vrai que la littérature contemporaine est préoccupée par les phénomènes de dissolution de la société⁷⁰, les projets mentionnés ci-haut, situés souvent à mi-chemin entre littérature, sociologie et journalisme, travaillent aussi dans le sens inverse : partant du constat de l'affaiblissement du lien social, ces entreprises constituent un vaste terrain d'expérimentation et de représentation du social et du collectif d'aujourd'hui – un champ extrêmement dynamique dans lequel les frontières traditionnelles de l'analyse sociale entre les médias, écritures et savoirs sont de plus en plus franchies. Un exemple récent de ces dispositifs, qui mérite un examen plus approfondi, est certainement la revue *XXI* qui propose un nouveau type d'enquêtes sociales en « réunissant des écrivains, des reporters, des photographes et [et notamment aussi] des auteurs de bande dessinée [...] pour comprendre le monde d'aujourd'hui⁷¹. » Décrire et analyser les points aveugles de la réalité sociale, repenser et élargir le spectre méthodologique de la représentation du monde social, intervenir dans les discours publics en inventant des moyens pour démocratiser la parole pour sortir d'une impasse épistémologique – ce ne sont que quelques-uns des éléments clés de cet engagement à la fois analytique, social et politique qui, malgré toutes les différences existantes, caractérise des projets comme la *France invisible* ou *Raconter la vie*. Il est pourtant intéressant de noter que les projets de lutte contre l'invisibilité sociale suivent au moins partiellement une logique de visibilité qui obéit aux règles du marché éditorial : dans la plupart des cas, ce sont des personnalités connues et reconnues comme Pierre Bourdieu (*La misère du monde*) ou Pierre Rosanvallon (*Raconter la vie*) qui, outre leur expertise

⁶⁹ D'après Zenetti, le projet semble reproduire un certain imaginaire du social : « [d]errière le slogan [du roman vrai] pointe donc aussi un idéal de représentation de la société comme totalité unifiée de discours, sur le modèle du roman polyphonique et prenant le relais d'une ambition esthétique considérée comme toujours d'actualité, de façon à prolonger le désir d'un Balzac de "faire concurrence à l'état civil" ». Marie-Jeanne Zenetti, *art.cit.*, p. 5.

⁷⁰ Bruno Blanckemann, « Lettres ouvertes », Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart (éd.), *op.cit.*, p. 227.

⁷¹ <https://www.revue21.fr/qui-sommes-nous/>. Voir aussi le manifeste de la revue : https://www.revue21.fr/wp-content/uploads/2014/07/XXI21_Manifeste.pdf.

Problèmes de représentation et nouveaux « dispositifs de l'investigation sociale » : les œuvres collectives et contemporaines en France entre littérature, journalisme et sociologie scientifique, garantissent également l'attention des médias, et par là d'un certain public. Ils assurent le soutien financier et le capital symbolique à ces projets et occupent donc une place particulière au sein du collectif⁷².

Toutefois, dans le contexte dessiné, le collectif apparaît comme un moyen d'affronter une nouvelle question sociale qui, comme on le prétend souvent, passe encore largement inaperçue – notamment à travers une multiplication d'écritures, d'expertises et de voix, pour faire face à une complexité du monde toujours croissante. Ce faisant, les projets mentionnés poursuivent en partie une tradition de travaux collectifs. Un projet comme *Raconter la vie* s'appuie sur des éléments classiques tel qu'un manifeste⁷³. En même temps, il tente d'emprunter de nouvelles voies éditoriales et narratives en recourant à internet et en s'engageant donc à repenser le rapport entre l'individu et le collectif à l'époque numérique. Ainsi, le collectif s'avère être un instrument créateur de savoir social et de sens commun – une charnière qui véhicule en soi l'idée d'une communauté – dans l'état où elle est et où elle *pourrait* être⁷⁴.

Petite note finale et complémentaire

Bien que l'on ait tendance à considérer le collectif principalement au niveau de la production littéraire, il ne faut pas oublier qu'il joue un rôle important dans les mécanismes du transfert littéraire, à travers la traduction notamment. Ainsi, la traduction de la littérature, surtout quand il s'agissait d'œuvres de grande envergure, a souvent été une affaire de collaboration, si l'on pense à la traduction des classiques comme Shakespeare, qui, à l'époque romantique, est devenue

⁷² Il est significatif à cet égard que *Le parlement des invisibles*, le manifeste de *Raconter la vie*, ne porte que la signature de Rosanvallon. Il semble que cela vaut également pour les « vedettes » impliquées dans le projet comme Maylis de Kerangal ou Annie Ernaux qui très probablement absorbent une grande partie de l'attention publique et sont censées être plus visibles que les autres participants, plus anonymes. Par conséquent, un projet comme *Raconter la vie* ne peut pas complètement passer outre les lois du champ littéraire.

⁷³ Selon le diagnostic de Zenetti, le projet reproduit une série d'illusions classiques, comme celle de la transparence de la langue et de la naturalité de la représentation littéraire du monde social. Voir Marie-Jeanne Zenetti, *art. cit.*

⁷⁴ En ce sens, on pourrait en conclure que cette fonction charnière du collectif – en tant que réunion d'auteurs ou de lecteurs et comme dispositif d'investigation sociale qui, outre l'analyse vise à exercer des effets sensibles, sociaux, discursifs et politiques – équivaut à une étape intermédiaire sur la voie de construction de nouvelles formes de communauté. À propos, l'on peut citer le *call for papers* d'un Colloque International sur le thème *L'individu, le collectif, la communauté*, qui s'était tenu en 2015 à l'*Université d'État de Feira de Santana* (Brésil) : « Si l'individu est le matériau réel et "atomique" à partir duquel toute complexité sociale peut s'envisager, la communauté est une production idéelle (mais aussi, par certains aspects, sensible) qui résulte des associations d'individus. Au-delà du simple fait de "société" (la réunion seule), la Communauté (que l'on écrira dans ce cas avec une majuscule) doit être vue comme un supplément à cette addition : mieux que la réunion des individus, elle est aussi conscience positive de cette réunion et adhésion enthousiaste, voire partage "intense" de cet état. La notion de *collectif* peut alors être vue – ce sera un des points importants du débat – comme une étape intermédiaire, inachevée ou dégradée, selon les cas, du processus de constitution d'une communauté. » https://www.fabula.org/actualites/l-individu-le-collectif-la-communautaire_63600.php (18 mars 2020).

célèbre, dans le monde germanophone par exemple, en grande partie grâce aux efforts de traducteurs conjoints⁷⁵. À cet égard, on peut observer qu'à l'époque actuelle, où de nouvelles formes d'écriture littéraire collective émergent grâce aux possibilités numériques, de nouvelles formes collectives de traduction voient également le jour. On peut prendre pour exemples des phénomènes émergents comme le « Translation Crowdsourcing » ou le « Fan/Amateur Translation » qui n'ont que récemment attiré l'attention des chercheurs. Dans la plupart des cas, il s'agit, cela a été souligné, de traductions « *made by fans for fans*⁷⁶ » qui, en général, assurent une disponibilité et une circulation rapide de textes littéraires tout comme de bandes dessinées et de séries télévisées majoritairement populaires. Très souvent, ces traductions de masse contournent le marché éditorial classique tout comme les règles de protection des œuvres littéraires et artistiques. L'exemple suivant montre l'énorme dynamique et les conséquences que cela peut avoir : la traduction d'un livre entier de la série *Harry Potter* en chinois en moins de 48 heures⁷⁷ !

⁷⁵ Cependant, le terme de la « traduction de Schlegel-Tieck », une des plus célèbres traductions des œuvres complètes de Shakespeare en allemand, qui a été créée entre 1789 et 1833, dissimule le vrai nombre de personnes impliquées : August Wilhelm Schlegel, Ludwig et Dorothea Tieck et Wolf Heinrich von Baudissin.

⁷⁶ Alberto Fernández Costales, « Crowdsourcing and Collaborative Translation : Mass Phenomena or Silent Threat to Translation Studies ? », *Hermeneus* n°15, 2013, p. 92 (mise en évidence dans l'original).

⁷⁷ L'exemple est de Jeremy Munday, cité dans Alberto Fernández Costales, *ibid.*, p. 93.

PLAN

- L'individu postmoderne et le collectif – une relation de crise
- Refonder le collectif social
- Le collectif comme moyen épistémologique
 - Une tradition de l'investigation sociale collective
 - Les Français peints par eux-mêmes (2003-2004) : le goût du panoramique retrouvé
 - La misère du monde (1993) : un nouveau rapprochement de la littérature et de la sociologie
 - La France invisible (2016) : un nouveau « dispositif d'investigation sociale »
 - « [F]rères d'armes et frères d'esprit » : Didier Eribon, Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis (petite parenthèse)
 - Un « roman vrai de la société d'aujourd'hui » : le projet Raconter la vie comme expérimentation éditoriale et narrative collective
- Les entreprises collectives : un champ d'investigation sociale de grande dynamique (conclusion)
 - Petite note finale et complémentaire

AUTEUR

Robert Lukenda

[Voir ses autres contributions](#)